

Version préliminaire de :

Corminboeuf G. & Johnsen L. A. (2023) « L'art de parler vague. Le N *truc* comme compromis stratégique », Aquino-Weber D. & al. (éds), *Coum'on étèila que kòoule... Come una stella cadente... Comme une étoile filante... Mélanges à la mémoire de Federica Diémoz*. Genève, Droz, 235-262.

# L'Art de parler vague. Le N *truc* comme compromis stratégique

Gilles CORMINBOEUF & Laure Anne JOHNSEN

Universités de Fribourg et de Neuchâtel

Cet article vise à étudier les circonstances favorisant le recours au N vague *truc* et à inventorier, sous l'angle de la pertinence, les opérations référentielles qu'il permet d'exécuter, à partir de données essentiellement orales issues de la base OFROM. En raison de sa sous-spécification et de sa capacité à référer à toute une gamme d'objets, le N *truc* a été qualifié de N « postiche » ou « passe-partout ». Nous montrons que son occurrence répond à des compromis stratégiques entre divers objectifs. Outre son fonctionnement bien connu de joker (et la nonchalance présumée qu'il révélerait de son énonciateur), le N *truc* permet de référer de manière appropriée à des objets-de-discours sans dénomination dédiée, non catégorisés, du fait de leur sous-détermination. Ainsi, dans bien des cas, l'allocutaire n'a pas à reconstituer un contenu précis ; au contraire, l'inférence d'un contenu vague se révèle la seule interprétation pertinente.

## 1. Introduction<sup>1</sup>

Une formulation approximative est volontiers perçue négativement, voire stigmatisée, en comparaison avec une formulation précise ou plus claire – la quête d'univocité du sens constituant un postulat bien implanté chez les usagers, y compris chez les linguistes. Certains auteurs se sont cependant inscrits en faux contre cette vision simpliste (LYONS 1981 : 203, CHANNELL 1994, FUCHS 1996).

Nombreux sont les travaux qui questionnent cette notion de « vagueness » dans les langues, notamment dans des recherches d'obédience logico-philosophique. En comparaison avec des adjectifs comme *pair* ou *isocèle*, des adjectifs comme *grand* ou *lumineux* sont tenus pour vagues, dans la mesure où leur extension demeure indéterminée (ÉGRÉ & KLINEDINST 2011) ; comment leur attribuer une valeur de vérité ? En effet, comment déterminer à partir de quelle taille une ville peut être considérée comme *grande* ou à partir de quelle intensité de lumière une pièce peut être dite *lumineuse* ? Ces prédicats gradables sont interprétables par rapport à une norme et sont dépendants de certaines coordonnées contextuelles. Dès l'Antiquité (cf. le « paradoxe sorite »), et jusqu'à aujourd'hui, le phénomène du vague dans les langues a donné lieu à un grand nombre de travaux dans les domaines de la philosophie du langage, de

---

<sup>1</sup> Cette étude succincte s'inscrit dans une recherche de plus grande envergure sur le « parler vague » que nous comptons mener avec Federica Diémoz. Nous pensons combiner un volet descriptif sur les marqueurs vagues et leur rendement en français parlé, complété par des analyses sociolinguistiques (âge, niveau de formation et provenance des locuteurs), avec un volet théorique sur le traitement de la variation langagière. Les auteurs remercient Timon Jahn et les relecteurs anonymes pour leurs précieux commentaires sur une version antérieure de ce texte.

la logique (on peut penser aux « logiques floues »), de la psychologie et de la sémantique formelle.

Dans une approche plus linguistique, les études sont légion qui questionnent des aspects afférents à ceux qui nous intéresseront dans cette étude<sup>2</sup>. Les travaux de SPERBER & WILSON (1985, 1989 ; WILSON & SPERBER 2002), en particulier, ont apporté une réponse convaincante à la question du vague dans le discours. Observant qu'il n'existe que très peu d'énoncés proprement littéraux, les auteurs postulent qu'une proposition peut être littéralement « fausse », mais d'une pertinence plus élevée qu'une proposition plus précise : son coût de production et de traitement est moindre, sans pour autant que les assomptions véhiculées soient plus pauvres. SPERBER & WILSON (1985 : 163) donnent cet exemple de *loose talk* : Peter demande à Marie où elle habite ; Marie, qui habite en périphérie de Paris (à Issy-les-Moulineaux), répond : *I live in Paris*. Voici une partie du commentaire des auteurs :

Marie's answer is literally false, but in ordinary circumstances it is not misleading. Peter will be able to infer from it a substantial amount of true or plausible information: that Marie spends most of her time in the Paris area, that she knows Paris, that she lives an urban life, that he might try to meet her on his next trip to Paris, and so on. It is such implications which make Marie's utterance relevant enough to be worth his attention, in a way Marie manifestly might have foreseen; moreover, there was no obviously more economical way of conveying these implications. Hence, Peter is entitled to assume that Marie intended him to interpret her utterance in this way, which is consistent with the principle of relevance.

## 2. De la sous-spécification sémantique à la sous-détermination référentielle

Bien qu'en accord avec plusieurs aspects fondamentaux de la théorie de la Pertinence, notre appréhension du « vague » dans le discours sera partiellement divergente, dans la mesure où nous ne nous intéresserons pas à l'incidence du vague sur la valeur de vérité d'un énoncé, mais au vague qui concerne la désignation d'un référent au moyen d'un N sous-spécifié, en l'occurrence le N *truc*. Nous appellerons cet état qui caractérise les référents *sous-détermination référentielle*. Nous dirons qu'il y a sous-détermination référentielle lorsqu'il est malaisé d'octroyer une identité (propriétés distinctives, dénomination, délimitation, etc.) à un référent, autrement dit lorsqu'il y a des obstacles à la saturation de la « variable » référentielle (JOHNSEN 2019 : 195). C'est le cas par exemple dans une situation où un locuteur se montre incapable de percevoir le type de référent : *c'est quoi ce truc (qui bouge/pique/fait ce bruit/sent mauvais) ?* La notion de *sous-spécification* se rapporte quant à elle aux expressions linguistiques pauvres en traits sémantiques<sup>3</sup>.

---

<sup>2</sup> Les innombrables taxinomies, tout autant que leur disparité, témoignent de l'étendue considérable du domaine de faits qui ressortit au parler « vague » (LAKOFF 1973, PRINCE & AL. 1982, CHARAUDEAU 1992-chap. 5, CHANNELL 1994, LUPU 2003, VAGUER 2010, MIHATSCH 2006, 2009, 2010, *et multi alii*). Nous laissons de côté la question terminologique complexe liée à ce domaine de recherche notablement éclaté (cf. « approximation », « ambiguïté », « ambivalence », « indéfinitude », « flou », « vague », etc. : voir par exemple LUPU 2003, MIHATSCH 2010, ÉGRÉ & KLINEDINST 2011, BRUNNER 2014, BÉGUELIN & CORMINBOEUF 2017, JOHNSEN 2019 : 193-217).

<sup>3</sup> A noter que l'emploi d'une expression sous-spécifiée n'implique pas forcément un référent sous-déterminé, comme en témoignent les rappels anaphoriques sous-spécifiés (par ex. des hyperonymes) sur des objets déjà identifiés : *on a vraiment euh | \_ | essuyé les plâtres de ce théâtre quoi et pis euh | \_ | donc qui est tout en bois avec une acoustique absolument fantastique | \_ | donc le le truc était magique* (oral, OFROM). Le SN *le truc* désigne le théâtre préalablement caractérisé.

Afin de traiter les phénomènes de sous-détermination référentielle qui se manifestent dans nos données, nous aurons recours à plusieurs concepts issus du modèle du discours fribourgeois (GROUPE DE FRIBOURG 2012). Ce cadre d'analyse fait appel à la notion de *mémoire discursive* (M) pour désigner l'ensemble dynamique des représentations partagées par les interactants lors d'un échange verbal. Les référents introduits ou pointés par ceux-ci ne sont pas les objets tangibles de la réalité environnante, mais des objets construits par le discours et cohabitant dans cet espace discursif évolutif, d'où la dénomination d'*objets-de-discours*. Ceux-ci sont introduits dans M par différents biais (langagier, mimogestuel, inférentiel, etc.) mais une fois intégrés, ils sont indifférenciés à cet égard. Toutefois, leur validité respective présente des degrés divers, dépendant de la fiabilité du moyen par lequel ils ont été introduits (e.g. un objet activé explicitement aura un degré de validité plus élevé qu'un objet qui est le fruit d'un sous-entendu). Étant donné cette fiabilité relative, des zones d'instabilité cognitive peuvent surgir et font d'ailleurs partie intégrante de M, les interlocuteurs s'en accommodant ou trouvant le moyen de résoudre d'éventuels malentendus qui compromettraient la pertinence communicative (en demandant des précisions, par exemple). Chaque acte communicatif dans M consiste à exécuter des opérations élémentaires, comme introduire un objet, lui attribuer des propriétés, le réactiver, le périmier, rehausser ou abaisser son degré de validité, etc.

Notre choix de nous en tenir à une seule unité linguistique, le N *truc*, nous permet de découper à l'intérieur du vaste champ des désignateurs sous-spécifiés un sous-ensemble de faits encore peu documentés. A notre connaissance, et hormis les dictionnaires comme le *TLFi* dont l'entrée *truc* est instructive, le N *truc* a été étudié par trois auteurs. HALMØY (2006) propose une comparaison des contextes distributionnels dans lesquels apparaissent *chose*, *truc*, *machin* et *bidule* – montrant qu'ils ne sont pas toujours aisément substituables l'un à l'autre. MIHATSCH (2006), quant à elle, inscrit les N *machin*, *truc* et *chose* (et leurs correspondants dans les autres langues romanes) dans un processus de pragmatization de ces N en marqueurs d'hésitation. Enfin, DUCARD (2017) réalise une analyse sémantique d'obédience culiolienne de deux énoncés qu'il confronte : *Vous, vous avez trouvé le truc !* et *Ça c'est mon truc*. Dans une étude qui ne porte que marginalement sur *truc*, GUIRAUD (1962 : 120-121) s'est penché sur son étymologie, inscrivant le N *truc* – un « argotisme d'origine vraisemblablement méridionale » – dans une famille de mots de différentes langues (français, provençal, italien, et les dialectes wallon et picard), qui partagent la racine T.K ou sa variante TR.K et qui appartiennent au « champ des radicaux onomatopéiques exprimant un coup » (comme en témoignent les verbes *tiquer*, *taquer*, *toquer* ainsi que *triquer*, *traquer*, *troquer* et *truquer*). Selon GUIRAUD, le N *truc* a le sens de « subtilité de métier ». Dans certaines de ses occurrences en français contemporain, *truc* garde ce sens d'« astuce », par exemple dans *il doit y avoir un truc*, à propos d'un tour de magie.

Notre étude sera complémentaire de ces différentes approches, puisque nous nous pencherons sur les opérations référentielles réalisées au moyen de *truc*, à partir de données de français parlé issus du corpus OFROM (AVANZI, BÉGUELIN, CORMINBOEUF, DIÉMOZ & JOHNSEN 2012-2020) – complétées par des données orales ou écrites tout-venant. A notre connaissance, peu d'études sur la sémantique des noms sous-spécifiés prennent pour base empirique le français parlé. Nous prendrons par ailleurs en compte à la fois la perspective de l'allocutaire et

celle du locuteur – condition à notre sens pour expliquer l’usage du N *truc*. Nous ne procéderons pas à une comparaison avec *chose* et *machin*, mais nous montrerons plutôt en quoi le sémantisme de *truc* le rend apte à des exploitations pragmatiques originales (qu’il a ou non en commun avec *machin* et *chose*).

Les noms comme *machin*, *chose*, *truc*, *bidule* font partie d’une série de termes dits « vagues » qui, en raison de leur sémantisme sous-spécifié, sont compatibles avec un très grand nombre de référents. A ce titre, ils ont été qualifiés de « postiches », « vicaires », « relais » (KLEIBER 1987) ou « passe-partout » (KOCH & OESTERREICHER 1990, HALMØY 2006, MIHATSCH 2006)<sup>4</sup>. Leur signifié ne contient pas d’attributs spécifiques, si bien que ce contenu descriptif minimal leur permet, entre autres, de dénoter un objet-de-discours peu élaboré ou quelconque. Cette sous-spécification sémantique a ainsi pour corollaire une plasticité désignationnelle remarquable, qui rend le N *truc* apte à nommer un référent comptable animé (1a)<sup>5</sup> ou non animé (1b), un référent massif (1c-d), un état-de-choses (1e), à exprimer une propriété (1f) ou encore un procès (1g) :

- (1) (a) On se transmettait l’information les uns aux autres, parfois positive : « Adresse-toi à Untel, il m’a fait de bonnes photos pour pas trop cher », ou quelquefois négative : « Ne les fais surtout pas avec *Truc*, je n’en ai pas une de bonne ! » (Duperey, 2018, Frantext)
- (b) j’avais pris une espèce de boule | \_ | ça avait l’air d’être *un truc* au chocolat (oral, OFROM)
- (c) Il avait *du truc* pour les yeux sur toute la figure. Enfin, sur ce qu’il en restait. C’est marrant, à quel point ces cochonneries sont difficiles à enlever. (Leon, *Un vénitien anonyme*, googlelivres)
- (d) dehors... y fait tout blanc. y a *de la truc* toute froide un peu partout (web, <https://mortyhc.skyrock.com/>)
- (e) les hommes respectent beaucoup mieux dans la rue les femmes qui sont couvertes | \_ | et ça c’est *un truc* que j’ai croisé en Turquie:: pas tellement | \_ | mais beaucoup en Iran et au Pakistan (oral, OFROM)
- (f) pour nous des tomates c’est des tomates quoi | \_ | y en a qui vont dire non t’as la tomate *machin* t’as la tomate *truc* tout | \_ | pour moi les tomates c’est tous des tomates (oral, OFROM)
- (g) quand tu vois les copines qui sortent qui *machin* qui *truc* (oral, FLORALE)<sup>6</sup>

Au § 3., nous présentons les contextes distributionnels dans lesquels apparaît la forme *truc(s)* dans le corpus OFROM. Nous examinerons tout d’abord son contexte étroit, en particulier les types de déterminants qui l’accompagnent. Ensuite, nous dégagerons plus globalement les schémas (macro-)syntaxiques dans lesquels elle s’inscrit de manière privilégiée. Au § 4., nous

---

<sup>4</sup> Contrairement à *truc* et *machin* (v. toutefois BÉGUELIN & CORMINBOEUF 2017), le lexème *chose* a été étudié à plusieurs reprises, par exemple par KLEIBER (1987) qui a insisté sur sa « quasi vacuité sémantique » qui lui permet de désigner des entités non nommées : « [*chose*] sert pour les référents non nommés ou appréhendés comme non nommés [...] le référent dénoté [...] appartient à un type d’entités (événements, propriétés..., etc.) qui ne sont pas dénommées, qui ne sont pas classifiées » (*ibid.*, 118). Pour KLEIBER (*ibid.*, 121), *chose* « n’est pas ressenti comme un authentique nom, mais fait plutôt figure de dénomination postiche ». Voir également BLANCHE-BENVENISTE (1986) et BENNINGER (2014).

<sup>5</sup> Dans l’exemple (1a) l’emploi de *Truc* (de même que *Untel*) se rapproche de celui d’un Npr (commutation avec un Npr « ordinaire », majuscule, possibilité d’être précédé d’un prénom ou d’un terme d’adresse comme *monsieur*, ou *madame*, etc.), mais il conserve le signifié du nom commun, à l’instar d’autres N vagues pouvant fonctionner de la sorte (*chose*, *machin*, *bidule*), là ou d’autres Npr dérivés de noms communs se détachent du signifié d’origine (par ex. *Monsieur Boulanger*) (Schnedecker 2011).

<sup>6</sup> Merci à Christian Surcouf qui nous a signalé cet exemple.

montrons que, si l'occurrence du N *truc* a parfois une cause accidentelle, son utilisation répond communément à des compromis stratégiques entre diverses contraintes : propriété d'un objet-de-discours (peu élaboré ou quelconque) qui exige une description élémentaire, point de vue subjectif, optimisation de la formulation par la proscription des répétitions lexicales, ménagement des faces, etc.

### 3. Contextes distributionnels

#### 3.1 Contextes étroits dans OFROM

Sur les 1164 résultats d'OFROM (état de la base août 2020), 1037 montrent le token *truc(s)* occupant la place d'un N dans un syntagme introduit par un déterminant. Voici la distribution des occurrences avec déterminant :

Types de déterminants	Nombre d'occurrences
<i>un truc</i>	367
<i>des trucs</i>	273
<i>le truc</i> (y compris <i>du truc</i> contracté et non partitif)	147
<i>les trucs</i>	88
<i>ces trucs</i>	36
<i>ce truc</i>	26
possessifs tous confondus : <i>mon/ton/leur truc</i> , etc.	59
numéraux cardinaux ( <i>un</i> ) <i>deux trucs</i> , <i>deux trois trucs</i> , <i>mille trucs</i>	31
autres indéfinis : <i>tel</i> , <i>chaque</i> , <i>plusieurs</i> , <i>certain</i> , <i>quelques</i> , <i>aucun</i>	10
<b>Total avec déterminant</b>	<b>1037</b>

Tableau 1. Nombre d'occurrences de *truc* selon le type de déterminant du syntagme nominal

Dans ces syntagmes nominaux, le N *truc* peut être précédé<sup>7</sup> et suivi d'une épithète ou d'une relative intégrée. Les occurrences restantes (127) ne sont pas précédées d'un déterminant, comme dans (2) et (3) ci-dessous. Parmi celles-là, on compte 99 occurrences où *truc* est placé après la préposition *de* dans des locutions comme *ce genre de truc(s)*, *plein de trucs*. On observe en outre que *truc* n'apparaît pas précédé d'un déterminant partitif (cf. *supra* 1c et 1d). On peut conclure de ce relevé chiffré que la plupart du temps, il fonctionne syntaxiquement comme un N ordinaire comptable. Dans quelques cas cependant, sa catégorisation est problématique, notamment en l'absence de déterminant. Dans (2), *truc* intervient dans un contexte appositif, où on pourrait lui reconnaître un statut nominal (il commute avec *chose* ou *machin*), mais aussi un fonctionnement plus « discursif » (il alterne par exemple avec *enfin*, *bon* ou *genre*) :

<sup>7</sup> Des adjectifs tels que *petit*, *seul*, *premier*, *gros*, *sacré* ont été relevés à plusieurs reprises.

- (2) L1 : pis | \_ | *truc* rien à voir quand t'étais petite t'as fait genre parce que moi j'étais dans un petit chœur | \_ | de chant | \_ | t'as fait un truc du genre ?  
L2 : (rires) [moi je sais pas chanter] (oral, OFROM)

Il en va de même dans le contexte énumératif (3), où on peut hésiter entre un statut de N composé *machin truc* sur lequel prédiqe l'épithète *naturel*, et un statut de particule d'extension de liste (JOHNSEN 2011, BÉGUELIN & CORMINBOEUF 2017, JOHNSEN & AVANZI 2020) :

- (3) L1 : sur le marché t'as plein de | \_ | trucs euh un peu bio machin *truc* naturel  
L2 : [pis c'est] [ouais justement c'est ça ouais]  
(oral, OFROM)

La prosodie ne permet pas de trancher entre les deux lectures. Dans notre corpus, les emplois sans déterminant et syntaxiquement ambigus du type (2)-(3) restent toutefois sporadiques.

### 3.2 Configurations syntaxiques dans OFROM

Néanmoins, à l'instar de (3), le N *truc(s)* apparaît souvent en configuration de liste au sens du GARS (BLANCHE-BENVENISTE 1987), c'est-à-dire dans des schémas syntaxiques qui présentent un alignement de plusieurs réalisations lexicales sur une même place syntaxique<sup>8</sup> :

- (4) dès que je voyais des choses genre euh | \_ | des patates euh de l'agneau *des trucs comme ça* euh je me ruais dessus (oral, OFROM)

Dans les exemples de ce type, *des trucs comme ça* indique l'extension possible de la liste par l'évocation d'éléments présentés comme approximativement comparables aux éléments de la liste ébauchée (*des patates, de l'agneau*).

Une autre configuration hôte privilégiée est la structure avec un élément détaché à gauche (*ça* ou un SN) suivi de {*c'est un truc* + relative} :

- (5) (a) le café glacé *c'est un truc qui vient de Grèce* | \_ | curieusement (oral, OFROM)  
(b) c'est vrai que théâtre euh | \_ | *c'est euh un truc qui me reste dans le coin de la tête* quoi (oral, OFROM)

La structure {*c'est un truc* + relative} catégorise l'objet-de-discours activé (par *ça* ou le SN détaché à gauche) en le plaçant au sein d'une classe d'objets du même type caractérisée par la relative intégrée. *Truc* fonctionne comme N pseudo-catégorisateur (GROUPE DE FRIBOURG 2012 : 220) d'une classe présupposée dont l'attribut pertinent est exprimé par la relative. Le SN détaché à gauche intervient dans une action communicative préparatoire activant l'objet concerné, qui se voit dans un second mouvement recatégorisé *via* la structure en {*c'est un truc* + relative}, parfois dans une visée de généralisation, comme en (5a). Comparer la formulation en deux opérations successives (5a) avec la solution unaire *le café glacé vient de Grèce* (cf. « le principe de séparation de la référence et du rôle » de LAMBRECHT 1994 : 185)<sup>9</sup>.

<sup>8</sup> Dans notre corpus, la lexie *truc(s) comme ça* représente 9,5% de l'ensemble du corpus (111 occurrences sur 1164), alors que la proportion monte à 40% dans le corpus de BLANCHE-BENVENISTE (2010 : 108). Sur nos 111 occurrences où *truc(s)* est prolongé par *comme ça*, 87 apparaissent dans une structure de liste du type (4).

<sup>9</sup> Cette formulation en deux opérations successives s'observe également d'un énoncé à l'autre :

(a) soit c'est des endroits qui sont assez cotés de plus en plus | \_ | y a des gens qui veulent poser leur maison là pis ils se font construire *un truc* énorme avec un portail sur l'eau (oral, OFROM)

Cette routine n'est pas sans rappeler le procédé de définition des noms *per genus proximum et differentiam specificam*<sup>10</sup>, à ceci près qu'ici, *truc* n'est pas un hyperonyme, mais un nom encore moins spécifié, se limitant à exprimer le caractère comptable du référent et l'appartenance de ce dernier à une classe d'objets du même type (spécifiée par la relative). D'autre part, la différence spécifique ne constitue pas ici un trait descriptif inscrit dans le lexique, mais plutôt un trait distinctif pertinent dans l'interaction en cours. Ce genre de structures permet au locuteur de se défaire de catégories référentielles stables et prédéfinies (habituellement *via* un N dont les traits sont inhérents) en forgeant des catégories insolites, tributaires de son point de vue, comme c'est le cas en (5b) avec la catégorie 'des trucs qui restent dans le coin de la tête de la locutrice'.

On peut encore relever un procédé apparenté au détachement à gauche, mais où l'identification du référent en jeu est laissée en suspens et livrée dans un second temps. Si dans l'extrait (4, *supra*), on allait du déterminé au sous-déterminé avec une fonction de généralisation ou d'indistinction, on observe dans (6) le mouvement inverse de détermination progressive :

(6) je pense que y a un truc que je peux pas accepter | \_ | c'est la distance (oral, OFROM)

Le présentatif {(il) y a + SN indéfini} introduit un objet-de-discours inédit et minimalement élaboré, action communicative préparatoire pour l'identification réalisée dans un second temps par la tournure en *c'est*. Néanmoins, une telle identification – bien que projetée – n'est pas toujours réalisée, en particulier lorsque le locuteur n'est pas lui-même en mesure de l'accomplir, comme dans (7) :

(7) et je sais pas qu'est-ce qui a changé y a un truc qui a changé | \_ | mais après ça j'ai accouché de la troisième à la maison | \_ | alors déjà je me suis dit tiens je vais aller en maison de naissance (oral, OFROM)

La locutrice souligne un changement d'attitude qu'elle ne peut identifier (*je sais pas*), mais qui se trouve à l'origine d'une décision marquante de sa part (accoucher en maison de naissance). La structure {y a un truc + relative} permet d'activer un référent tout en exprimant son caractère sous-déterminé, laissant ouverte la possibilité d'un procédé identificatoire. Dans ces exemples, le SN *un truc* commute avec le pronom indéfini *quelque chose* (WILLEMS 1998).

L'item *truc* apparaît ainsi communément dans des schémas syntaxiques apparentés à des constructions pseudo-clivées (GROUPE DE FRIBOURG 2012-chap. 10, APOTHÉLOZ & ROUBAUD 2015, BENNINGER 2018). Les extraits (8) sont sans doute plus prototypiques du

---

(b) euh on est de nouveau allés manger au restaurant on est allés manger dans *un truc* qui est directement à côté de notre hôtel (oral, OFROM)

Dans ces exemples, le SN *un truc* nomme un objet-de-discours coréférent à celui nommé respectivement par *leur maison* et *au restaurant*. Support de prédication pour des attributs à mettre en avant (au moyen d'une épithète ou une relative), le procédé a par ailleurs l'avantage d'éviter une répétition lexicale (... *manger au restaurant... dans un restaurant...*). Certes une version mono-propositionnelle est possible (*manger dans un restaurant qui est directement à côté de notre hôtel*), mais à nouveau les locuteurs privilégient une formulation en deux étapes. L'occurrence de *truc* s'explique dans ces exemples par le fait que l'objet-de-discours auquel il réfère est accessible dans la mémoire discursive (il vient d'être activé) – donc aisément unifiable avec lui. Ici, le référent de *truc* n'est donc pas sous-déterminé.

<sup>10</sup> Par exemple : LABEUR : travail (genre prochain) long et pénible (différences spécifiques) (POLGUÈRE 2003 : 150).

pseudo-clivage, avec en position frontale un SN expansé (8a-b) ou non (8c), dont la tête lexicale est le pseudo-catégorisateur *truc* :

- (8) (a) L1 : après j'hésite à continuer je crois que je vais arrêter | \_ |  
L2 : xxx  
L1 : ben *le truc qui me fait chier c'est que* c'est une super équipe (oral, OFROM)
- (b) pis *un autre truc pour elle qui est pas évident c'est de* fermer sa gueule (oral, OFROM)
- (c) *le truc c'est que* c'était rageant parce que je l'ai loupé trois fois à rien une fois c'était trois soixante et quelques | \_ | une fois c'était trois septante et quelques la deuxième fois c'était trois septante et quelques il me fallait trois septante-cinq c'est: c'était vraiment rageant surtout en ayant déjà un cinq et demi sur les trois notes | \_ | mais c'est comme ça (oral, OFROM)

Le SN qui comprend le N *truc* sert pragmatiquement à marquer l'importance d'un critère pertinent mais sous-déterminé, que la formule en *c'est* vient par la suite identifier. Il entre dans une stratégie de projection d'une explication déterminante pour un enjeu communicatif particulier, comme cela est bien illustré en (8c), où la locutrice évoque un échec scolaire et la frustration qui en résulte dont elle développe la cause, à savoir ses résultats insuffisants bien qu'avoisinant systématiquement le seuil de réussite.

L'examen de l'environnement syntaxique de *truc* a donc permis l'identification de trois configurations syntaxiques privilégiées : l'emploi comme extenseur dans la lexie *truc(s) comme ça*, ainsi que les deux routines communicatives binaires – détachement à gauche et pseudo-clivage<sup>11</sup>.

#### 4. Pragmatique des opérations référentielles

En partant de l'hypothèse que la communication humaine est régie par un principe de pertinence qui résulte d'un compromis entre un objectif d'optimisation du décodage (l'interprétation par l'allocutaire) et un objectif d'économie de l'encodage (point de vue du locuteur), nous proposons ci-dessous un panorama des fonctions pragmatiques notoires de l'emploi du N *truc* pour référer à un objet-de-discours. Les stratégies mises en œuvre par les interactants sont relativement diversifiées et surtout non exclusives les unes par rapport aux autres ; à l'inverse, elles se combinent régulièrement. C'est donc un aspect qu'il convient de garder à l'esprit pour l'inventaire qui va suivre et que nous avons organisé selon les trois rendements principaux observés, au sein desquels nous avons dégagé diverses stratégies déployées.

Nous abordons tout d'abord au §4.1 le rendement bien connu du recours au N *truc* comme joker, qu'il s'agisse d'un acte de remédiation à un incident dans la formulation, ou d'une stratégie d'évitement. Au §4.2, nous montrons que *truc* constitue une ressource du locuteur pour assigner à un objet un point de vue subjectif. Enfin, le §4.3 mettra en évidence la

---

<sup>11</sup> D'autres configurations nettement moins communes sont bien sûr observables, par exemple le fonctionnement de *truc* comme « shell noun » (SCHMID 2000) régissant un contenu propositionnel :

- (a) on avait trouvé le *truc* de mettre les volets comme ça (oral, OFROM)
- (b) mais tu sais comme c'est | \_ | je sens *le truc* que tout d'un coup | # | partira (oral, OFROM ; le signe # anonymise un nom propre)

pertinence du recours au N *truc* pour désigner des objets-de-discours ne possédant pas d'attribut de dénomination dédié.

#### 4.1 Recourir à un joker

Dans cette section, le N *truc(s)* fonctionne comme joker ou N postiche, c'est-à-dire qu'il occupe visiblement la place d'une expression cible non réalisée, pour différentes raisons, accidentelles ou intentionnelles.

##### 4.1.1 Remédiation à une panne lexicale

L'une des stratégies notoires est celle qui consiste à employer *truc* pour remédier à une panne lexicale :

- (9) L1 : non ça ressemble *aux trucs* là qu'on fait le:: avec lesquels on fait le sucre | \_ |  
 L2 : [parce que c'est ouais] ouais mh mh  
 L1 : les betteraves les betteraves sucrières  
 L2 : [xxx] [ah ouais] (oral, OFROM)

La locutrice L1 ne parvient pas à trouver le mot jugé adéquat et compense cette défaillance par le terme postiche *trucs*. Plus précisément, elle emploie *trucs* au sein d'une périphrase à valeur définitoire (cf. les définitions *per genus proximum et differentiam specificam*), la spécificité du sens du mot étant d'être un moyen de produire du sucre. En outre, elle convoque au moyen d'un *là* à fonction « phatique » (BARBÉRIS 1987, SMITH 1995) un espace commun de représentations partagées, incitant l'interlocutrice à participer à l'élaboration discursive, que celle-ci approuve par des indices de *feedback* (*ouais, mh mh*) sommairement paraphrasables par 'je vois ce que tu veux dire'. Sa démarche de recherche lexicale finit par aboutir, l'expression recherchée, *les betteraves sucrières*, lui revenant en mémoire. Dans (10), la lacune mémorielle est bien visible à travers le genre du déterminant (*la*), qui constitue la trace d'un N féminin qui ne sera jamais réalisé et dont l'omission se voit comblée par le N *truc* :

- (10) [j']ai été ce matin vers *la*:: *la truc* pour mes cadres là | \_ | elle m'a dit ouais ça s'ouvre le six mars  
 (oral, OFROM)

L'histoire communicationnelle commune aux interactants est utile à l'allocutaire pour inférer de quoi il est question (voir également l'indice *là*). Dans ces cas de panne lexicale, le fonctionnement « postiche » ou de « joker » qualifie bien l'emploi du N *truc*, ce dernier fonctionnant comme ressource pertinente à l'absence accidentelle d'une catégorisation a priori existante et venant obvier à l'obstacle communicatif à peu de frais.

##### 4.1.2 Adaptation aux connaissances présumées de l'allocutaire

L'emploi comme joker pour désigner un référent spécifique peut néanmoins, à l'inverse, relever d'un choix délibéré alors même qu'un terme technique est connu du locuteur :

- (11) L1 : il faut aller faire une première attache | \_ | et une première effeuille y a déjà des branches de repose qui n'ont rien à voir qui usent la vigne pour rien qu'il faut tout enlever | \_ | c'est souvent dans les milieux je sais pas si vous avez regardé une fois les plants de tomates  
 L2 : oui  
 L1 : y a toujours *un truc* qui revient que l'on enlève ben c'est un peu comme ça dans la vigne (oral, OFROM)

La locutrice L1 donne des explications quant à la taille de la vigne : comme elle est à l'aise avec le lexique technique, du moins celui associé à la vigne (*attache, effeuille, branche de*

*repose*), on peut difficilement voir dans le choix de *truc* (plutôt que *gourmand*) une « défaillance » de sa part. Tout en sollicitant l'expérience de l'allocataire (*je sais pas si vous avez regardé une fois*), la locutrice a recours à une analogie (*un peu comme ça*) pour étayer son explication. Le rapport peut être fait ici avec les discours de vulgarisation scientifique (CLIVAZ 2016) qui usent volontiers d'analogies avec des connaissances présumées partagées (ici la croissance des plants de tomates), faisant l'économie de la terminologie technique qui va avec.

Dans l'extrait (12), un N appartenant au domaine de la culture manga (*Pokémons*) se voit reformulé au moyen de *les petits trucs* :

- (12) L1 : pis alors moi qui croyais que les Pokémons tu sais *les petits trucs* là  
 L2 : [ouais ouais ouais ouais ouais  
 ouais]  
 L1 : quand on jouait quand on était petits | \_ | euh nous on devait avoir euh onze ans quand on jouait à ça (oral, OFROM)

Cette fois, le terme spécialisé (*Pokémons*) est donné d'emblée, mais la locutrice L1 invite immédiatement son allocataire (*tu sais, là*) à récupérer dans sa mémoire le référent au moyen d'une description certes peu spécifiée, mais qui fait appel à une expérience commune : *les petits trucs là quand on jouait quand on était petits*. Cette reformulation a clairement une visée intersubjective de création d'un lien entre les interactants, L2 acquiesçant longuement à cet appel bien avant la fin de la description du référent.

Dans ces situations, ce n'est pas un incident mémoriel qui est à l'origine de l'emploi de *truc*, mais une stratégie d'évitement de l'usage d'un jargon spécialisé en vue d'un ajustement aux connaissances de l'allocataire, qui peut s'inscrire dans une intention de ménagement de la face positive de celui-ci et/ou dans l'instauration d'une connivence entre les protagonistes.

### 4.1.3 Euphémisation

Le recours à *truc* peut relever d'un autre type de stratégie d'évitement, celle qui consiste – à des fins euphémiques – à s'abstenir de formuler une idée pouvant être perçue comme choquante :

- (13) L1 : mais c'est bon c'est assez fou aussi comme endroit j'ai des amis qui sont allés là-bas et: et euh non seulement tu fais la fête ça vaut<sup>12</sup> rien du tout t'as des endroits magnifiques | \_ | mais en plus y a des filles à profusion qui viennent euh juste devant toi et qui te proposent carrément de faire *des trucs* alors euh  
 L2 : ouais mais bon c'est  
 L1 : ça fait chier tu dis | \_ |  
 L2 : faut avoir envie de: de:  
 L1 : de choper le SIDA ? (oral, OFROM ; à propos de Phuket)

Le recours au SN *des trucs* survient dans un contexte relatant les aspects palpitants de Phuket. A partir du scénario évoqué (Sanford & Garrod 1981) (lieu, paysages, fête, filles), on peut facilement inférer que les activités auxquelles réfère par euphémisme le N *trucs* sont de nature sexuelle, interprétation confirmée par l'évocation d'une conséquence potentielle (*choper le*

<sup>12</sup> Probablement utilisé ici dans le sens de « coûte », autrement dit 'faire la fête ne coûte rien du tout'.

*SIDA*). Le « cryptage » ([REICHLER-]BÉGUELIN 1997 : 108) que réalise le N *truc* autorise la référence implicite à des objets tabous.

Le locuteur évite l'emploi d'une dénomination existante jugée trop directe. En même temps, le N *trucs* permet d'englober référentiellement davantage que ne le ferait une expression plus spécifiée : il n'est d'ailleurs pas évident de récupérer l'expression passée sous silence, le cas échéant. En somme, il est difficile de décider si *trucs* sert ici effectivement de joker, autrement dit de substitut à une autre forme pour diverses raisons, ou si son emploi se justifie par le fait qu'aucune dénomination existante ne convient totalement en la circonstance, étant donné le caractère diffus de la référence (*infra*, §4.3.1).

## 4.2 Afficher un point de vue

Le N *truc* peut être l'auxiliaire d'un point de vue – flatteur ou dépréciatif – sur le référent. Refuser de catégoriser un objet revient à lui refuser les caractéristiques typiques de la catégorie, parce qu'il ne les mérite pas (§4.2.1) ou au contraire parce que ce qu'on en dit ne rend pas suffisamment justice à son caractère exceptionnel (§4.2.2).

### 4.2.1 Dévalorisation d'un objet

Les exemples (14) illustrent le refus de nommer pour mieux exprimer la répulsion envers un référent :

- (14) (a) L1 : mais tu sais franchement j'ai pas beaucoup bu hier enfin un peu mais pas spécialement:  
L2 : mh  
L1 : et pis là-bas c'est le y a un cocktail qu'ils font à cinq francs | \_ | c'est *un truc* tout vert on dirait de la moque  
L2 : (rires)  
L1 : mais franchement on dirait du sirop *ce truc* hein
- (b) je vois une batterie au fond enfin c'était pas une batterie c'était vraiment une une poubelle quoi *un truc* euh | \_ | y avait euh deux toms à moitié pétés le machin il était tout branlant c'était vraiment euh pis on a commencé à jouer comme ça pis tout de suite on a senti qu'y avait qu'y avait le feeling quoi

Dans (14a), c'est la couleur et la texture de la boisson qui détonnent avec ce qui est habituellement associé à un cocktail et qui lui vaut d'être rapproché (*on dirait*) par approximation à d'autres référents peu valorisants en la circonstance, – *la moque* étant un régionalisme équivalant à *la morve* et l'association au *sirop* suggérant vraisemblablement le côté peu raffiné et concentré de la boisson<sup>13</sup>. Dans l'exemple (14b), la catégorisation *batterie* est explicitement refusée au référent pour être rectifiée *via* l'étiquette péjorative *poubelle*, reformulée ensuite en *un truc*, à savoir un objet-de-discours minimalement élaboré dont la composition vétuste se voit après coup spécifiée (*y avait euh deux toms à moitié pétés*). L'objet en question est enfin rappelé anaphoriquement au moyen d'un autre catégorisateur faible, *le machin*, puis caractérisé par l'attribut *tout branlant* appuyant son état avancé de délabrement. Le N *truc* n'ajoute rien à la connotation péjorative liminaire apportée par *poubelle*, mais entérine ce processus de recatégorisation-décatégorisation qui installe le mouvement argumentatif concessif en cours : la suite de l'extrait montre en effet que malgré l'état de

---

<sup>13</sup> Le prix modique pour un cocktail (*cinq francs*) contribue peut-être également à sa dévalorisation par décatégorisation ('un pseudo-cocktail').

détérioration de l'instrument, le locuteur est parvenu à s'intégrer harmonieusement au sein du groupe de musique (*y avait le feeling*).

#### 4.2.2 Valorisation d'un objet

L'observation des expansions hyperboliques du N *truc(s)* est révélatrice des stratégies aussi bien dévalorisantes (*des trucs de débile* dans 15a = 'c'est aberrant') que valorisantes (*un truc de fou* dans 15b = 'c'est admirable') :

- (15) (a) ils appellent ça des ultra trails en fait y en a | \_ | une dizaine au monde je crois | \_ | y en a un en Alaska y en a enfin y en a un peu partout y a la | \_ | y en a un aux États-Unis avec les sommets de quatre mille mètres à faire et pis | \_ | y a *des trucs de débile* quoi (oral, OFROM)
- (b) le campus universitaire c'est vraiment incroyable enfin ils ont une boîte de nuit dans l'université | \_ | ils ont trois bars dans l'université ils ont un restaurant dans l'université | \_ | enfin c'est c'est *un truc de fou* chez nous ça existe pas (oral, OFROM)

Les cas d'euphémisme (étym. 'parole en bien') vus *supra* (13) entrent évidemment dans cette stratégie de valorisation, mais on relève d'autres moyens linguistiques pour la mettre en œuvre. Dans le contexte précédant l'extrait (16), la protagoniste évoque de mauvaises expériences culinaires durant ses vacances :

- (16) pis je me rappelle le gars qu'on connaissait | \_ | genre il nous avait fait *un truc* genre on avait pu acheter un Bounty glacé à la plage | \_ | et c'était *le truc* genre on l'avait déballé on l'avait mis dans la bouche on était là | \_ | oh mon dieu trop bon parce que c'était enfin *LE truc* (oral, OFROM)

La réalisation d'une prééminence accentuelle sur le déterminant (notée dans 16 par les petites majuscules) signifie un degré extrême ('LE truc par excellence'). Le présupposé existentiel que véhicule le SN *LE truc* (avec le déterminant accentué) néantise en quelque sorte les éventuels référents concurrents (les autres expériences « culinaires »).

#### 4.3 Désigner un objet non catégorisé

Dans plusieurs extraits analysés jusqu'ici, l'omission d'une catégorisation référentielle est due non seulement à des objectifs interactionnels spécifiques (subjectivité, ménagement des faces, connivence, etc.), mais également à la nature même de l'objet-de-discours considéré. Le format cognitif de l'objet justifie en effet le recours au N sous-spécifié *truc*, dans la mesure où les référents désignés sont eux-mêmes sous-déterminés. Habituellement, l'occurrence du vague en langue est examinée au niveau sémantique (expressions vagues et traitement de leur interprétation), comme s'il y avait un écart entre les formes sous-spécifiées et la « réalité » discrète qu'elles sont censées nommer (d'où le reproche commun de manque de clarté bien implanté depuis des siècles, que ce soit de la part de grammairiens, philosophes ou simples usagers de la langue). Or nous faisons pour notre part l'hypothèse inverse : le vague n'émane pas (toujours) de l'écart entre une dénomination et l'objet-de-discours (peu importe la catégorie de ce dernier : individu, classe, état-de-choses, lieu, moment, etc.), mais de l'objet lui-même : ce sont fondamentalement les référents qui sont vagues et qui occasionnent de manière pertinente l'emploi d'expressions sous-spécifiées pour les désigner.

La section ci-dessous répertorie les types de sous-détermination référentielle en jeu, ne supportant pas (ou mal) un procédé de dénomination et où le recours au N *truc* intervient de manière appropriée.

### 4.3.1 Objet composite

Le N *truc(s)* peut servir à convoquer un « faisceau d'objets » ou une « classe-objets » au sens de GRIZE (1990 : 78), c'est-à-dire un ensemble d'éléments hétérogènes qui ont « affaire » les uns avec les autres :

- (17) en tout on fait quatre plongées pour euh: pour ce brevet | \_ | et pis ben c'est c'est hyper cool enfin la monitrice elle était vraiment sympa | \_ | et pis euh: on s'est bien marrés pis euh tu vois *des trucs* magnifiques sous l'eau | \_ | c'est vraiment beau (oral, OFROM)

Une dénomination regroupant les différents éléments observables sous l'eau (par exemple la faune marine, des algues, des coquillages, des coraux, des roches, des couleurs, des nuances de luminosité, des formes, des matières, etc.) fait défaut dans le lexique. Le N *trucs* ne vient donc pas remplacer une expression plus spécifiée, mais englobe au contraire une quantité illimitée d'objets divers. Le recours à une expression sous-spécifiée s'avère donc pleinement pertinent.

Dans (18), il est question de la Saint-Martin, une fameuse fête automnale en Ajoie (Jura suisse). « Faire la Saint-Martin », c'est notamment déguster dans une ambiance festive une bonne dizaine de plats à base de porc :

- (18) L1 : t'étais allé manger le cochon t'es pas retourné depuis ?  
L2 : non ça c'est *le truc* tu fais une fois dans ta vie et pis c'est bon tu | \_ | peux dire que tu l'as fait (oral, OFROM)

L'objet désigné par *le truc* fonctionne comme un « attracteur » (BERRENDONNER 1990) apte à évoquer toute une constellation d'objets qui lui sont associés. Dans (18), *le truc* désigne ainsi non seulement le fait de manger le pantagruélique menu de la Saint-Martin, et de boire des coups entre chaque plat, mais également de participer à une fête unique (foule des grands jours, animations musicales, marché artisanal) dans une ambiance de convivialité réputée, etc. Cette expérience totale désignée par le SN *le truc* est glosée dans le discours de L2 (*tu fais une fois dans ta vie [...] tu peux dire que tu l'as fait*).

### 4.3.2 Objet hybride

Dans d'autres cas, l'objet en jeu ne correspond pas aux caractéristiques d'une catégorie de N donnée, mais combine en quelque sorte des traits appartenant à plusieurs catégories référentielles :

- (19) L1 : mais lui il est quoi il a un appart il est dans *un truc* d'étudiant ?  
L2 : un petit studio ouais | \_ | un petit studio (oral, OFROM)

La locutrice L1 interroge son allocutaire sur le lieu de vie d'une connaissance, en lui soumettant deux alternatives qu'elle semble placer en opposition : *appart* vs *truc d'étudiant*. L2 sous-entend qu'un 'truc d'étudiant' ne possède pas les caractéristiques typiques d'un appartement (ou de l'usage individuel d'un appartement). En effet, diverses possibilités référentielles non exclusives sont assignables à ce désignateur, comme une chambre dans une colocation, en foyer, chez l'habitant, dans une cité U, un studio, etc. ; c'est cette dernière option qui sera d'ailleurs confirmée par L2.

Dans l'extrait (20), il en va de même avec le référent concerné, d'abord identifié comme un chien. La dénomination se voit ensuite réévaluée par un processus de recatégorisation :

- (20) L1 : elle peut pas descendre les escaliers parce que elle [= une chienne minuscule] a elle ose pas sauter d'une marche à l'autre (rires) | \_ | t'imagines la la taille du chien  
 L2 : aïe aïe aïe | \_ | mais vraiment xxx je crois que c'est genre | \_ | comme ça tu sais | \_ | oh *un tout petit truc* tu dirais juste une grosse souris  
 L1 : [c'est ridicule] (oral, OFROM)

Plusieurs marques d'approximation accompagnent cette recatégorisation : *je crois, genre, tu dirais juste*. Le chien en question, par ailleurs « décatégorisé » au moyen du pronom *c'*, est envisagé du point de vue de sa taille qui est gestuellement (*comme ça*) évaluée comme excessivement réduite ; d'où un effet d'hyperbole avec la qualification *ridicule* et la catégorisation *un tout petit truc* qui indique le défaut de dénomination idoine, avant un rapprochement antithétique avec une autre espèce (*une grosse souris*). Cet extrait est en outre accompagné de rires et d'une intonation marquée soulignant le côté plaisant de la situation de communication et la connivence entre les protagonistes (*tu sais, tu dirais*). La locutrice L2 crée la catégorie des « chiens-souris », comme il y a des catégories instituées de référents hybrides (lycanthropes, chimères, vampires).

Dans l'extrait (21), la dégradation progressive de l'objet-de-discours dont veut rendre compte la locutrice la pousse à renoncer à une étiquette lexicale :

- (21) L1 : du style on avait euh commandé un sandwich trois jours après y avait toujours notre plateau de sandwich qui était sur le balcon quoi | \_ | oh y avait des restes dedans pis ça moisissait sur le balcon  
 L2 : ouais *le truc* super dègue hein c'est: | \_ | super dègueu

La locutrice L1 évoque plusieurs anecdotes dont celle-ci pour illustrer le côté peu exaltant de son voyage de noces. L'objet-de-discours initialement catégorisé comme *un sandwich* évolue vers un état de décomposition à travers une série de prédications qui le concernent et l'abandon de la dénomination d'origine<sup>14</sup> : on le constate avec l'emploi de *ça* en lieu et place d'un pronom catégorisant comme *il*, qui par défaut, supposerait le maintien de l'étiquette lexicale. L'objet se voit ensuite identifié dans un énoncé nominal – mais cette fois-ci par la locutrice L2 – comme *le truc super dègue*, où l'attribut subjectif *dègue* est accentué par un intensifieur (*super*) suivi d'un appel à L1 à partager la représentation évoquée (*hein*). Cette prédication est au service de l'objectif communicatif de la phase narrative en cours, qui consiste à dévaloriser le voyage, ou du moins à en souligner l'aspect monotone.

Dans les procédés référentiels ci-dessus, le format « indiscret » ou « dual » (CORMINBOEUF 2011, BERRENDONNER 2014) de l'objet-de-discours joue un rôle crucial. Il conduit à renoncer à l'attribution d'une étiquette lexicale car elle ne rendrait pas justice à la représentation construite dans le discours.

### 4.3.3 Objet peu élaboré

<sup>14</sup> Nous pourrions faire intervenir ici la notion de *référent évolutif* qui a fait couler beaucoup d'encre (entre autres en français CHAROLLES & SCHNEDECKER 1993, CHAROLLES 1997), concernant les transformations subies par les référents dans le déroulement du discours. L'un des problèmes étudiés par les auteurs concerne les limites ontologiques au sein desquelles il est possible de maintenir une même désignation pour un objet qui se transforme. Or notre cadre d'analyse envisageant tous les référents comme des constructions du discours par nature évolutives, le problème ne se pose pas : ce sont les locuteurs qui formatent délibérément leurs objets de telle ou telle manière et non des contraintes de la réalité physique. Pour une discussion sur ce point, voir JOHNSEN (2019 : 106-109).

Le référent peut tout bonnement être inconnu du locuteur ou (provisoirement) indiscernable pour lui-même (cf. *c'est quoi, ce truc qui brille ?*). Dans l'exemple (22) déjà mentionné (*supra*, ex. 7), la locutrice exprime à deux reprises le caractère peu élaboré de l'objet-de-discours :

- (22) je crois que mon métier de sage-femme m'a vraiment vraiment fait j/ évoluer [...] j'ai peut-être rencontré aussi d'autres personnes qui m'ont: proposé d'autres visions de la vie mais pas tant que ça finalement | \_ | et je sais pas qu'est-ce qui a changé y a *un truc* qui a changé | \_ | mais après ça j'ai accouché de la troisième à la maison | \_ | alors déjà je me suis dit tiens je vais aller en maison de naissance (oral, OFROM)

À l'aveu d'ignorance à propos du référent (*je sais pas qu'est-ce qui a changé*) succède la reformulation *y a un truc qui a changé*. Le SN indéfini *un truc* initialise une variable indéterminée qu'il est impossible de saturer (ce que confirment les pronoms *ce* et *ça*), étant donné l'état courant des connaissances de la locutrice. Il est donc totalement légitime et pertinent de recourir à un N sous-spécifié pour exprimer son ignorance. L'exemple écrit (23) illustre le même phénomène, avec l'aveu d'ignorance explicitement verbalisé dans un second temps (*je ne sais pas ce que c'est*) :

- (23) J'ai 27 ans, je sors de l'échographie de contrôle et là, je pète les plombs. J'apprends que je vais avoir une fille et quasiment immédiatement, je me dis que je ne vais pas y arriver. Je crains de lui transmettre *un truc* qui me dépasse complètement. Mais encore une fois, je ne sais pas ce que c'est. (web, <https://www.nouvelobs.com/rue89>, 28.12.2017)

Dans le contexte de (23), la protagoniste ignore que son « père » n'est pas son père biologique, mais elle ressent un malaise, comme si sa famille lui cachait quelque chose (ce qui est le cas).

#### 4.3.4 Objet quelconque

Le recours au N *truc* s'observe en outre pour signifier le caractère quelconque d'un référent. Dans ce cas de figure, la variable initiée demeure également non saturée, non par ignorance, mais pour laisser délibérément ouverte la liste des référents potentiels :

- (24) (a) mais là pendant les: les quinze jours qui viennent les trois semaines qui viennent | \_ | faudrait qu'on prévoie de on devrait se faire *un truc* (oral, OFROM)  
(b) ma grand-mère elle était jamais malade | \_ | moi j'ai elle m'a regardé un jour toi t'es malade t'as *tel ou tel truc* contre le bah tu vas prendre ça tu vas dire à ta maman de te faire des cataplasmes avec telle avec cette mixture là-dedans etcetera (oral, OFROM)

L'ensemble référentiel envisagé se voit toutefois restreint par le contexte, à partir duquel il est possible d'inférer le type sémantique de l'objet, celui-ci demeurant toutefois non spécifique au sein de la classe inférée : dans (24a), il s'agit manifestement d'une activité quelconque appréciée par les interlocutrices, et en (24b) d'une maladie ou symptôme quelconque.

Des éléments spécialisés dans l'expression de la non-spécificité peuvent accompagner *truc*, comme c'est le cas de *tel ou tel* dans (24b), ou *quoi que ce soit* dans (25) ; ces indices confirment la lecture cursive, comme s'il s'agissait de parcourir un paradigme de possibles :

- (25) L1 : c'était pas le top de creuser trop près | \_ | et pis en plus  
L2 : [non ouais]  
L1 : euh quand tu poses *quoi que ce soit* si tu poses une caisse ou euh:: ou un carton ou ou même une étagère tu t'en fous t'as t'as meilleur temps de pouvoir poser *ton truc* et pis que ça soit à ça du sol  
L2 : [ouais ouais]  
L1 : que de le poser au sol pis que tu doives plus te baisser pour prendre quoi  
L2 : ben ouais (oral, OFROM)

Par ailleurs, dans (25), *ton truc* coréfère au paradigme qui vient d'être ouvert par *une caisse, un carton ou même une étagère* –, ce qui rend aisé l'accès au référent nommé par *ton truc*, et prévient une répétition lexicale.

Dans (26), *un petit truc* – noter le contexte itératif (*à chaque fois*) – réfère à toute une gamme de mets et de boissons, qui varient d'un jour à l'autre :

(26) je me prends à chaque fois *un petit truc* à manger ou à boire pour le trajet (oral, OFROM)

De même pour les noms propres *Trucmuche* ou *Monsieur Truc* (SCHNEDECKER 2011) :

(27) De toute façon, il est mort. Comme est morte Félicitée, sa digne épouse. Comme sont mortes peut-être également, je n'en ai pas la moindre idée, tante *Truc* et tante *Trucbis*. (Benoziglio, *Cabinet portrait*)

Il est inutile d'instancier la variable représentée par les noms propres *Truc* et *Trucbis* dont la lecture est ici également cursive.

\*

Dans cette section 4, nous avons parcouru différentes modalités à travers lesquelles s'exprime la sous-détermination référentielle et justifiant le besoin de recourir à une forme sous-spécifiée comme le N *truc*. C'est bien le caractère cognitivement instable de l'objet-de-discours qui est le plus souvent à l'origine de cette ressource économique et stratégique, et non les lacunes ou imprécisions lexicales de la part du locuteur. Pour conclure sur la manière dont se déploient sur le vif les opérations référentielles dans ces conditions, revenons sur le cas où le N *truc* est au service d'un phénomène de projection (v. *supra* §3.2, et CORMINBOEUF & HORLACHER 2016) et s'avère un expédient de captation de l'attention de l'allocutaire<sup>15</sup>. Dans (28), où les protagonistes évoquent d'anciennes photos de famille, l'objet-de-discours est typé très minimalement (*un truc, le méga truc*) :

(28) L1 : déjà les habits tu te tires des balles  
L2 : [ouais | \_ | mais c'est incroyable hein]  
L1 : les coupes de cheveux  
L2 : [ouais]  
L1 : pis on a vu *un truc* genre on était tous donc mon parrain le parrain de mon frère enfin toute la famille là  
L2 : mh mh  
L1 : tous genre *le méga truc* | \_ | eh les clopes | \_ | au restaurant | \_ | alors que t'as les gamins qui sont autour hein  
L2 : [ah ouais ouais] ouais tu sais maintenant ça ça choquerait à l'époque tu t'en foutais hein (oral, OFROM)

Cet exemple est une bonne illustration du fait qu'un objet n'existe pas indépendamment du discours situé qui l'actualise. Ce sont les SN *un truc* et *le méga truc* qui donnent en effet une existence discursive à une entité non délimitée, non catégorisée, non préétablie et dont l'identification, de surcroît, est différée, rendant provisoirement l'état de M instable. La sous-détermination est ici en quelque sorte poussée à l'extrême. Le marqueur de haut degré *méga*, en plus d'augmenter la force de la projection, présente par ailleurs l'objet comme sortant de l'ordinaire, comme inclassable. Ainsi il n'y pas à proprement parler de dénomination dédiée

---

<sup>15</sup> Les pseudo-clivées jouent également de leur potentiel projectif, mais dans (28) la projection a une portée plus large.

pour cet objet, dans la mesure où c'est le contenu d'un récit qui se voit « réifié » et qui vient saturer la variable laissée en suspens par le N *truc*. L'objet sur lequel le locuteur veut attirer l'attention constitue donc un ensemble d'éléments et de relations entre eux incorporant des inférences et formant une scène construite sur le vif (un peu à la manière d'une hypotypose) à laquelle s'associent des réactions et autres jugements potentiels : le fait que sur d'anciennes photos de famille des adultes fument au restaurant en présence des enfants, l'indifférence des gens, l'aspect décontracté et en même temps perçu comme choquant de la scène ou encore le côté décalé de la situation, laquelle, a fortiori, n'appartient plus à nos représentations communes.

## 5. Conclusion

Au terme de cet examen des circonstances d'apparition du N *truc* à l'oral, il est important de rappeler que les stratégies référentielles identifiées sont combinables (JOHNSEN 2019 : 212). En témoigne le SN *ces trucs* de l'extrait (29), susceptible de remplir plusieurs fonctions non exclusives l'une de l'autre :

- (29) L1 : ils vont faire ça avec | # | je pense  
L2 : un compte Skype | \_ | mais pourquoi tu ferais pas toi ? c'est simple  
L2 : [et pis] [oh mais moi je suis pas] très versée dans *ces trucs* (oral, OFROM)

Ainsi, le désignateur peut être analysé comme :

- un moyen de dévaloriser (§4.2.1) les outils informatiques du type Skype.
- une façon de désigner un objet composite (§4.3.1), autrement dit une classe-objet, à savoir les logiciels du type Skype et tout ce qui va avec (les applications, les réseaux sociaux, les interactions homme-machine, les outils informatiques en général, etc.)
- un expédient de la locutrice pour se départir du lexique technique, s'en distancier – comme s'il s'agissait en quelque sorte d'une vulgarisation (§4.1.2) pour elle-même.
- un joker pour remédier à une carence lexicale (§4.1.1) qui pourrait être par exemple « ces logiciels » ou « ces outils informatiques ».
- un moyen, enfin, de désigner un objet qui ne lui est absolument pas familier et qui, en conséquence, se trouve dépourvu d'attributs (§4.3.3).

Il ressort de notre analyse trois niveaux de pertinence distincts dans les opérations référentielles dont le N *truc(s)* est l'auxiliaire :

- (i) *Le format de l'objet de discours*. Un objet-de-discours peut être conçu comme composite, avec des délimitations floues (§4.3.1), sans catégorisation disponible (§4.3.2), non (encore) accessible, peu élaboré (§4.3.3) ou quelconque (§4.3.4). Dans ces cas de figure, il n'y a pas d'attente de saturation de la variable, celle-ci demeure au rang de « classe floue des valeurs possibles » (BERRENDONNER 2016 : 44). La sous-détermination relève ici du contenu informationnel pertinent.
- (ii) *L'adéquation d'une étiquette lexicale*. La dénomination d'un objet-de-discours peut faire difficulté, qu'il s'agisse d'une panne lexicale (§4.1.1), d'un lexique technique

(§4.1.2) ou d'un tabou qu'il s'agit de contourner (§4.1.3). Les cas de désignation d'un objet composite (§4.3.1) ou hybride (§4.3.2), dans la mesure où ces objets-de-discours n'ont pas de dénomination instituée, pourraient relever également de ce niveau.

(iii) *L'appropriété intersubjective*. La projection de l'instanciation d'une variable est au service de la captation de l'auditoire (ex. 28), la dimension euphémisante (§4.1.3) et le souci de vulgarisation (§4.1.2) relèvent du ménagement de la face positive d'autrui, et les effets de points de vue (§4.2) ouvrent la voie au jugement du locuteur.

Cette dimension intersubjective nous semble directement en rapport avec ce que nous avons appelé 'connivence'<sup>16</sup>. En effet, avec les extenseurs (*et tout, tout ça*), les marqueurs discursifs du type *tu sais / tu vois* – parmi d'autres indices de proximité communicationnelle (KOCH & OESTERREICHER 2001) –, l'apparition d'un N sous-spécifié comme *truc* témoigne, mais est également au principe de la construction d'une connivence par les interactants (cf. 'tu vois ce que je veux dire'). Dans ces conditions, le N *truc* invite l'allocutaire à s'appuyer sur des connaissances présumées partagées, il sollicite la construction d'implicites et, partant, la saturation – conjecturale – de la variable. Ce partage de connaissances communes, mobilisables, s'avère précieux pour reconstruire par exemple les contours vraisemblables (parce qu'instables) d'une « classe-objet » : 'tu sais bien ce qu'implique faire la Saint-Martin, on se comprend', dans l'extrait (18) *supra*.

Hors cas accidentel de panne lexicale, l'allocutaire n'a pas à inférer un contenu plus précis. Aussi bien le locuteur que l'allocutaire s'accommodent de cette sous-détermination, soit parce que le référent est lui-même sous-déterminé (composite, peu élaboré, quelconque), soit parce que la connivence qu'ils entretiennent permet la construction à peu de frais de l'implicite visé. Ainsi par exemple, l'apparente nonchalance (BERRENDONNER 1990) du locuteur qui utilise le N *truc* s'avère une stratégie tout à fait pertinente dans la perspective de l'allocutaire, qui infèrera – à raison – du vague. Il ne serait pas approprié d'être plus précis, dans la mesure où davantage de précision ne fournirait pas davantage d'effets cognitifs (SPERBER & WILSON 1989). Contrairement à MIHATSCH (2006), nous postulons que les problèmes d'accès lexical ne sont qu'un cas parmi d'autres, et que dans toutes les autres situations le fonctionnement du N *truc* est pleinement référentiel.

En dressant une typologie (encore sommaire) des catégories de pertinence au service des opérations de sous-détermination référentielle, nous avons essayé de souligner dans cette contribution le bien-fondé du recours à un discours de l'à-peu-près – recours qui se révèle une stratégie linguistique localement optimale.

## BIBLIOGRAPHIE

APOTHÉLOZ, Denis & ROUBAUD, Marie-Noëlle (2015), « Constructions pseudo-clivées », in *Encyclopédie grammaticale du français*, en ligne: [encyclogram.fr](http://encyclogram.fr)

---

<sup>16</sup> Une conséquence de la connivence installée ou entretenue par le N *truc(s)* est que celui-ci est assimilé au français dit « familier » (HALMØY 2006).

AVANZI, Mathieu, BÉGUELIN Marie-José, CORMINBOEUF, Gilles, DIÉMOZ, Federica & JOHNSEN, Laure Anne (2012-2020). *Corpus OFROM – Corpus oral de français de Suisse romande*. Université de Neuchâtel, [www.unine.ch/ofrom](http://www.unine.ch/ofrom)

BARBÉRIS, Jeanne-Marie (1987), « Deixis spatiale et interaction verbale : un emploi de là », *Cahiers de praxématique* 9, 23-48.

BÉGUELIN, Marie-José & CORMINBOEUF Gilles (2017), « *Ou comme ça, machin* et autres marqueurs d'indétermination dans les listes », *Discours* 20. En ligne : <https://discours.revues.org/>

BENNINGER, Céline (2014), « La question de la définition sémantique du nom atypique chose », *Travaux de linguistique* 69, 35-55.

BENNINGER, Céline (2018), « *Le seule chose que je sais, c'est que je ne sais rien* : le N chose et les pseudo-clivées », *SCOLIA* 32, 69-94.

BERRENDONNER, Alain (1990), « Attracteurs », *Cahiers de Linguistique française* 11, 149-158.

BERRENDONNER, Alain (2014), « Anaphores louches et dualités », in M. FOSSARD & M.-J. BÉGUELIN (éd.), *Nouvelles perspectives sur l'anaphore. Points de vue linguistique, psycholinguistique et acquisitionnel*, Berne: P. Lang, 169-186.

BERRENDONNER, Alain (2016), « Attente et insertions parenthétiques », *Langue française* 192, 37-51.

BLANCHE-BENVENISTE, Claire (1986), « Une chose dans la syntaxe verbale », *Recherches sur le français parlé* 7, 141-168.

BLANCHE-BENVENISTE, Claire (1987), « Syntaxe, choix de lexique et lieu de bafouillage ». *DRLAV* 36-37, 123-157.

BLANCHE-BENVENISTE, Claire (2010), *Le français : Usages de la langue parlée*, Leuven: Peeters.

BRUNNER, Pascale (2014), *Le vague / die Vagheit : du mot au concept, pragmatique et folk linguistique*. Limoges: Lambert-Lucas.

CHANNELL, Joanna (1994). *Vague Language*. Oxford: Oxford University Press.

CHARAUDEAU, Patrick (1992), *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris: Hachette.

CHAROLLES, Michel (1997), « Identité, changement et référence pronominale », in G. KLEIBER, C. SCHNEDECKER & J.-E. TYVAERT (éd), *La continuité référentielle*. Paris : Klincksieck, 71-97.

CHAROLLES, Michel & SCHNEDECKER, Catherine (1993), « Coréférence et identité : le problème des référents évolutifs », *Langages* 112, 106-126.

CLIVAZ, Clara (2016), *La Métaphore par-delà l'infini / Les pouvoirs de la métaphore : des bénéfiques et de l'usage des figures analogiques dans la recherche et la vulgarisation scientifique*, Berne: P. Lang.

CORMINBOEUF, Gilles (2011). « Dualités », in G. CORMINBOEUF & M.-J. BÉGUELIN (éd), *Du système linguistique aux actions langagières*. Bruxelles: De Boeck-Duculot, 473-486.

CORMINBOEUF, Gilles & HORLACHER, Anne-Sylvie (2016), « La projection en macro-syntaxe et en linguistique interactionnelle : dimensions théoriques et empiriques », *Langue française* 192, 15-36.

DUCARD, Dominique (2017), « L'histoire d'un truc », *Linx* 74, 17-38.

ÉGRÉ, Paul & KLINEDINST, Nathan (2011), « Introduction: Vagueness and Language Use », in P. ÉGRÉ P. & N. KLINEDINST (eds), *Vagueness and Language Use*, London: Palgrave Macmillan, 1-21.

FUCHS, Catherine (1996), *Les ambiguïtés du français*, Paris: Ophrys.

GRIZE, Jean-Blaise (1990), *Logique et langage*, Paris: Ophrys.

GROUPE DE FRIBOURG (2012), *Grammaire de la Période*, Berne: P. Lang.

GUIRAUD, Pierre (1962), « Tric, trac, troc, truc, etc. Étude du champ morpho-sémantique de la racine T.K. », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 57-1, 103-125.

HALMØY, Odile (2006), « De chose et d'autres. La série *truc, machin, bidule*. Éléments de distribution », in M. RIEGEL, C. SCHNEDECKER, P. SWIGGERS & I. TAMBA (éd.), *Aux carrefours du sens*. Paris/Louvain: Peeters, 511-529.

JOHNSEN, Laure Anne (2011), « Un éclairage sur le fonctionnement référentiel de *tout ça* en fin de liste », in G. CORMINBOEUF & M.-J. BÉGUELIN (éd), *Du système linguistique aux actions langagières*, Bruxelles: De Boeck, 487-505.

JOHNSEN, Laure Anne (2019), *La sous-détermination référentielle et les désignateurs vagues en français contemporain*, Berne: P. Lang.

JOHNSEN, Laure Anne & AVANZI, Mathieu (2020), « Étude des contours prosodiques des listes ouvertes dans le corpus *OFROM* », *Studia linguistica romanica* 4. En ligne: <https://studialinguisticaromanica.org/index.php/slr/article/view/32>

KLEIBER, Georges (1987). « Mais à quoi sert donc le mot *chose* ? Une situation paradoxale », *Langue française* 73, 109-127.

KOCH, Peter & OESTERREICHER, Wulf (1990), *Gesprochene Sprache in der Romania : Französisch, Italienisch, Spanisch*, Tübingen: Niemeyer.

KOCH, Peter & OESTERREICHER, Wulf (2001), « Gesprochene Sprache und geschriebene Sprache/Langage parlé et langage écrit », in G. HOLTUS, M. METZELTIN & C. SCHMITT (eds), *Lexikon der Romanistischen*, Tübingen: Niemeyer, 584-627.

LAKOFF, George (1973), « Hedges : a study in meaning criteria and the logic of fuzzy concepts », *Journal of philosophical Logic* 2, 458-508.

LAMBRECHT, Knud (1994), *Information structure and sentence form Topic, focus, and the mental representation of discourse referents*, Cambridge: CUP.

LYONS, John (1981), *Language, Meaning and Context*, London: Fontana.

LUPU, Mihaela (2003), « Concepts vagues et catégorisation », *Cahiers de linguistique française* 25, 291-304.

MIHATSCH, Wiltrud (2006), « *Machin, truc, chose* : la naissance de marqueurs pragmatiques », In M. DRESCHER & B. JOB (éd.), *Les marqueurs discursifs dans les langues romanes: approches théoriques et méthodologiques*, Frankfurt: P. Lang, 153-172.

MIHATSCH, Wiltrud (2009), « L'approximation entre sens et signification : un tour d'horizon », in D. VERBEKEN (éd.), *Entre sens et signification*, Paris: L'Harmattan, 125-144.

MIHATSCH, Wiltrud (2010), „*Wird man von Hustensaft wie so ne art bekiff?*“ *Approximationsmarker in romanischen Sprachen*, Frankfurt am Main: Klostermann.

POLGUÈRE, Alain (2003), *Lexicologie et sémantique lexicale : notions fondamentales*, Montréal: PUM.

PRINCE, Ellen, FRADER, Joel & BOSK, Charles (1982), « On Hedging in Physician-Physician Discourse », in R.J. Di PIETRO (ed.), *Linguistics and the Professions*, Norwood N.J.: Ablex, 83-97.

[REICHLER-]BÉGUELIN, Marie-José (1997), « Stratégies référentielles et variation », *Langue française* 115, 101-110.

SANFORD, Anthony & GARROD, Simon (1981), *Understanding written language: explorations of comprehension beyond the sentence*, Chichester: John Wiley & Sons.

SCHMID, Hans-Jorg (2000), *English Abstract Nouns as Conceptual Shells: From Corpus to Cognition*, Berlin: de Gruyter.

SCHNEDECKER, Catherine (2011), « *Monsieur tout le monde, Maud Machin-Chouette, Denise Trucmuche*, et les autres.... Inventaire et comportement des noms propres "indéfinis" du

français », in D. AMIOT, W. DE MULDER, E. MOLINE & D. STOSIC, *Ars Grammatica*, Berne : P. Lang, 37-54.

SMITH, John Charles (1995), « L'évolution sémantique et pragmatique des adverbes déictiques *ici, là et là-bas* », *Langue française* 107, 43–57.

SPERBER, Dan & WILSON, Deirdre (1985), « Loose talk », *Proceedings of the Aristotelian Society* LXXXVI, 153-171.

SPERBER, Dan & WILSON, Deirdre (1989), *La pertinence : communication et cognition*, Paris: Minit.

VAGUER, Céline (2010), « Quand *facilement* rencontre un numéral, ça parle d'approximation », *L'Information grammaticale* 125, 29-35.

WILLEMS, Dominique (1998), « Un petit rien sur quelque chose », in A. ENGLEBERT, M. PIERRARD, L. ROSIER & D. VAN RAEMDONCK (éd.), *La ligne claire. De la linguistique à la grammaire*, Louvain-la-Neuve: De Boeck-Duculot, 137-145.

WILSON, Deirdre & SPERBER, Dan (2002), « Truthfulness and relevance », *Mind* 111, 583-632.

### Conventions de transcription

_	pause
x/	amorce de mot ou de structure
[xxx]	chevauchement
AH	proéminence accentuelle
:	allongement
#	nom propre anonymisé
xxx	séquence inintelligible

Dans les extraits cités, nous avons ajouté des points d'interrogation lorsqu'il s'agissait de questions. Les rires sont indiqués entre parenthèses.